



T. BEAUGRAND  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
Tous les ans ..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE  
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON de CANARD  
LES CRIMES  
DE  
POLICHINELLE.

(Suite.)

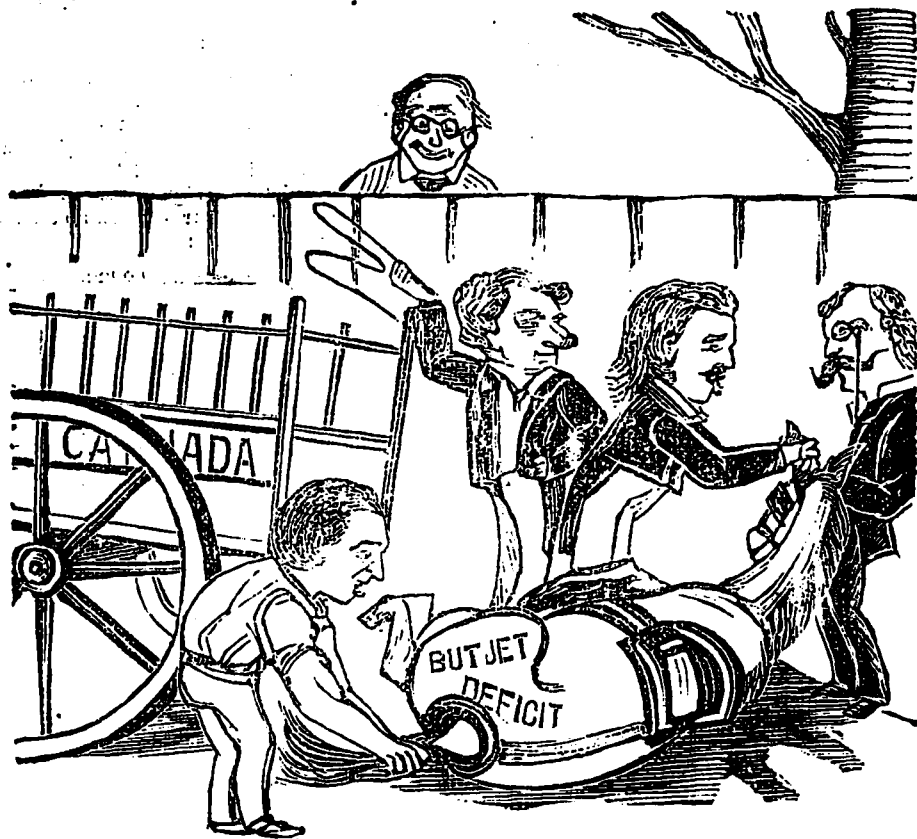
Pourtant ils tinrent bon jusqu'au lendemain à midi précis, c'est-à-dire pendant plus de trente-six heures. Ils avaient faim, ils avaient soif, ils étaient en habits de fête, c'est-à-dire légèrement vêtus, ils ne pouvaient ni se coucher, car la place manquait, ni s'asseoir, car il n'y avait ni fauteuil, ni chaise, ni tabouret, ils s'appuyaient debout les uns contre les autres comme la vigne contre le sarment, les plus gros profitaient de l'occasion pour écraser sous leur poids les plus minces, les plus grands s'appuyaient lourdement sur les épaules des plus petits, et ceux-ci dans leur douleur poussaient des cris affreux.

Au dehors le peuple maît, les enfants leur tiraient la langue, leurs débiteurs criaient de toutes leurs forces qu'il fallait les pendre; leurs créanciers criaient encore plus fort qu'il les mettraient en faillite d'abord et un peu plus tard aux galères; enfin, la joie était universelle.

Voyant cela ils s'humilièrent, et à midi précis firent savoir à Polichinelle qu'ils étaient prêts à tout signer.

Celui-ci, bon prince, les remercia gracieusement, reçut leurs chèques, en fit toucher le montant sans délai et les renvoya dans leur maisons en les assurant pour l'avenir de toute sa bienveillance, à condition, ajouta-t-il pourtant, qu'ils sauraient s'en rendre dignes.

Quand à lui, il fit atteler son plus beau carrosse et, traîné par seize chevaux de race persane, qui pour la force, l'élégance et la rapidité l'emportaient sur tout leurs congénères, il



UN ACCIDENT

JOHNY. — Voyons Hector! Voyons Chapleau! encore un bon coup; nous ne pouvons pourtant pas laisser cette bête dans cet état là.

HECTOR. — Il ne veut même plus remuer la queue et j'ai bien peur que nous ne puissions pas le remettre sur ses pieds.

XXIV

Le milliard de Polichinelle ne dura pas longtemps. D'abord, quand il le reçut, il en avait déjà dépensé la moitié à donner des fêtes à son peuple. Ensuite, quand il fut connu dans tout le royaume qu'en gagnant facilement sa vie à ne rien faire, et que le nouveau roi payait pour tout le monde, les provinces se précipitèrent sur la capitale. Les paysans venaient par terre, les gens des îles venaient par eau, ceux des presqu'îles venaient par terre et par eau, indistinctement.

Les hommes apportaient des crochets ou amenaient des charrettes pour emporter les vêtements et les meubles, car ils ne doutaient pas qu'on ne dût leur fournir du même coup tout ce qui est nécessaire à la vie. Les femmes emportaient des

sacs vides, comptant bien les rapporter pleins dans leurs maisons. Enfin, depuis l'avènement de Polichinelle, c'est-à-dire depuis dix semaines à peu près, tout le pays était plus heureux qu'on ne l'avait jamais vu.

Mais voici qu'au commencement de la onzième semaine, le ministre des finances (le même qu'on a déjà vu) entra d'un air soucieux dans le cabinet de Sa Majesté et dit tout net:

— Sire, nous voilà pour la seconde fois dans la pétrin.

— Ah! ah! s'écria Polichinelle. Et il se mit à souffler ses joues, à souffler bruyamment et enfin à siffler:

An clair de la lune  
Mon ami Pierrot...

Comme il allait continuer, le ministre l'interrompit d'un air suppli-

— Sire, dit-il, j'admire l'air serein de Votre Majesté...

— Serin toi-même, interrompit Polichinelle. En deux mots, que veux-tu?

— De l'argent, sire.

— Combien?

— Quinze cents millions!

Le roi, qui était assis dans son fauteuil, sauta debout sur ses pieds.

— Es-tu fou? Quinze cents millions!

— Sire, dit le ministre tremblant, l'impérialisme générosité de Votre Majesté a épuisé ses coffres. Les gens de la ville avaient mangé la moitié de notre argent. Ceux de la campagne ont mangé le reste. Ah! ils ont les dents longues, ceux de la campagne! Et il y a longtemps qu'ils ne s'étaient vus à pareille fête.

— C'est bien, j'y songerai.

D'un geste impérieux il renvoya son ministre.

En même temps il appela le Diable.

L'autre ne se fit pas prier.

— Je m'y attendais, dit le diable entrant. Tu ne sais plus de quel bois faire flûte... Voilà ce que c'est d'être un puissant seigneur, un génie de haut vol. On veut faire grand, on jette l'or et l'argent par les fenêtres.

— Ah! dit Polichinelle impatienté, vas-tu me faire de la morale à présent?... C'est bien à toi vraiment.

Donne-moi plutôt un moyen de sortir d'affaire.

— Un moyen? répliqua le Diable. J'en ai mille à ton service.

Lequel veux-tu, honnête ou malhonnête?

— Honnête, si c'est possible...

— Oui, oui, je comprends, dit l'autre en ricanant, malhonnête si c'est nécessaire. Va, va, tu es bien pareil à tous les autres fils d'Adam. Attends quand on te regarde et coquin achevé quand on ne te voit pas... Au reste, ça m'est égal, pourvu que tu te tienne au bout de nos dix ans, je ne m'inquiète pas de savoir par quel chemin elle viendra s'en aller dans mon sac. L'essentiel est de conduire l'eau à mon moulin.

Et il ricana de plus belle.

Puis, se penchant vers le roi, il lui parla tout bas et lui expliqua son idée qui rendit Polichinelle si joyeux qu'il reconduisit son hôte jusqu'à la grande porte du palais en se tenant les côtes de rire.

Un quart d'heure après, toutes les presses de la capitale et des provinces imprimèrent à la fois la proclamation suivante:

« Amis et téaux, sujets et contribuables, peuple chéri.

« Ayant longtemps considéré que la boue foi est l'âme du commerce, que l'honnêteté est l'âme de l'industrie, et que l'un et l'autre (je veux